

La libération et le rapatriement des déportés *

par Henri LAFFITTE ** et Pierre BOURGEOIS ***

L'époque comprise entre le 1^{er} avril et le 15 mai 1945 a comporté pour les déportés le maximum de joies et aussi le maximum d'horreurs. Les Alliés avancent à l'Ouest, les Russes menacent Berlin. C'est alors que, surtout dans le Nord de l'Allemagne, les gardiens organisent des colonnes de déportés sous-alimentés, mal vêtus, malades qui, à pied ou par chemin de fer, vont se traîner sur les routes et les voies ferrées, dans la confusion la plus complète. Les auteurs décrivent l'odyssée de chaque camp et le sort misérable des déportés rongés par le typhus. Il en partit plus de 200 000 ; il en reviendra moins de 32 000.

A l'occasion du 40^e anniversaire de la libération des camps de déportation, il est apparu opportun de considérer les événements qui se sont déroulés à cette époque, et d'en repenser tout ce qu'ils ont apporté de joies et d'horreurs.

En effet, cette libération fut souvent un drame dont l'ampleur est mal connue. Il s'est joué dans un temps très limité, du 1^{er} avril au 15 mai 1945 et, si ces six semaines offrirent à certains une issue miraculeuse, à d'autres, elles infligèrent un nouveau calvaire souvent fatal.

Il ne peut être question, dans le cadre limité de cette communication, de décrire dans tous les détails l'histoire de la Libération. Notre propos se

* Communication présentée à la séance du 26 octobre 1985 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Déporté NN au Struthof, puis médecin et président du Comité de libération des Français d'Allach, Kommando de Dachau, membre de l'Académie nationale de médecine.

*** Le Clos Saint-Nicolas, Rennemoulin, 78450 Villepreux.

limitera à l'évocation des conditions de cette libération des camps de concentration et le retour des déportés dans leurs foyers français.

Les faits que nous rapportons sont évoqués dans des documents de cette époque. Ils sont confirmés par les anciens médecins des « reviers » participant à ces retours qui, interrogés très récemment par l'un de nous et répondant à notre enquête avec une spontanéité dont nous tenons à les remercier, nous ont apporté des précisions remarquables et souvent inédites.

Les effectifs en cause

Sur les 2 500 000 rapatriables en France, il est impossible d'évaluer le nombre des déportés en vie le 1^{er} avril 1945. On admet cependant le chiffre de 33 000 *revenus* en France en provenance des camps nazis, très inférieur à celui des concentrationnaires du début d'avril.

Sont réunis dans ce total les déportés raciaux, juifs et rares tziganes, et les non raciaux, en majorité résistants politiques. On ne peut également pas préciser le chiffre exact des déportés raciaux rapatriés, car certains ont été classés comme résistants et l'étaient effectivement. De même est-il difficile de fixer le nombre des condamnés de droit commun, car certains d'entre eux se sont faufilés dans des catégories plus honorables.

Cette trentaine de mille miraculeusement sauvée provenait d'une vingtaine de grands camps et de quinze cents commandos éparpillés dans tout le grand Reich. Ils étaient classés en trois catégories en fonction de la dureté de leur régime. Certains étaient de véritables enfers permettant une survie de deux à six mois. La troisième catégorie était la plus redoutée. Celle qui recevait les déportés NN (Nacht und Nebel) qui étaient de véritables condamnés à « mort différée », coupés de tout contact avec quiconque. Ignorés de tous, ils devaient rapidement partir « en fumée ». Tels étaient, par exemple, les camps de Struthof et de Mauthausen.

Les femmes non raciales furent, dans leur très grande majorité, rassemblées à Ravensbrück où la vie était aussi pénible que dans les autres camps.

Déportés politiques et déportés raciaux

Il y a lieu de bien séparer ces deux groupes qui différaient par les buts poursuivis par leurs geôliers et par la distribution géographique des lieux de détention.

Dès 1943, les camps de déportés de la Résistance étaient avant tout des camps de travail organisés en Allemagne, à proximité d'industries de guerre réclamant une importante main-d'œuvre. Celle-ci, perpétuellement renouvelée, était utilisée jusqu'à épuisement complet et, par le biais de l'usure au travail, ces camps devenaient lieux d'extermination « différée ». A l'opposé, les camps de déportés juifs n'étaient jamais en Allemagne ; ils étaient en Pologne, loin, vers la frontière de Russie ; leur seul but était, si l'on peut dire, l'extermination « par première intention ».

La distribution géographique des camps de déportés de la Résistance

C'est là où existait une forte concentration d'usines de guerre que se trouvaient les camps de déportés, la plupart constitués par les camps de base, au nombre d'une vingtaine, autour desquels proliféraient les Arbeit-Kommandos plus ou moins importants. Il y en avait en tout 1 560 ! Cette notion est essentielle car, lors de l'horrible migration d'avril et de mai 1945, certains kommandos tentèrent de rejoindre leur camp de base, d'autres se déplacèrent de manière autonome, ou fondirent dans la nature. De toute manière, leurs déplacements ne firent qu'ajouter à la confusion générale.



Position approximative des deux fronts à la date du 1^{er} avril 1945. Les camps juifs sont encadrés. Les petites flèches indiquent les déplacements des colonnes de déportés.

Dans l'ensemble, les camps de déportés de la Résistance se situaient dans un rectangle orienté Nord-Sud, de la Baltique au Tyrol, dont les grands côtés, Est et Ouest, allaient se rapprochant sous la pression des armées alliées, avec la pointe avancée des Russes sur Berlin. Antérieurement, des petits camps périphériques avaient été évacués sous la pression des armées alliées. Ce fut le cas du Struthof d'Alsace, de Breendonk en Belgique, d'Herzogenbusch aux Pays-Bas et de Stutthof près de Dantzig.

Si la pression des Alliés sur le front de l'Ouest était à peu près égale sur tout le front, il n'en était pas de même sur le front de l'Est, où le groupe d'armées du Nord poussait ses offensives en direction de Berlin. Il en résulte que le maximum de confusion se manifesterait dans le tiers Nord de notre rectangle ; dans la partie moyenne, le désordre sera moindre et les camps du secteur Sud garderont une relative stabilité.

Les secours apportés aux déportés

Il y eut deux sortes de secours : les plus précieux et les plus rares, ceux dont on peut sentir les effets au cours même de la détention, et ceux qui se présentent lors de la libération.

Les premiers ont existé. Ils tiennent presque en une seule formule : *la Croix-Rouge internationale et sa filiale suédoise.*

Bien avant la période de rapatriement que nous envisageons ici, la C.R.I. avait maintenu une pression constante et obstinée sur les autorités S.S. pour obtenir quelques améliorations au sort des déportés qui étaient hors Convention de Genève, considérés comme de simples criminels. Elle avait cependant réussi à remettre quelques colis dès 1943. En 1944, seulement, elle obtient l'autorisation d'envoyer des colis collectifs et certains dépôts de ces colis sauveront des vies humaines en mai 1945. En mars 1945, le Président de la C.R.I., Carl J. Burckhardt, obtient du général S.S. Kaltelbrüner qu'un délégué de la C.R.I. puisse être affecté à chaque camp, à condition d'y rester jusqu'à la fin de la guerre. Mais beaucoup de chefs de camp ne voulurent pas exécuter cet ordre. Pratiquement, la pénétration du délégué C.R.I. fut exceptionnelle. Cependant, en quelques cas, une action bénéfique put être apportée hors des camps, le plus souvent lors de convois meurtriers, soit par la présence de ces témoins, soit par l'apport de vivres.

A ce rôle essentiel s'ajoutent des actions ponctuelles menées souvent par la Croix-Rouge suédoise et le comte Folke Bernadotte qui la dirige : rapatriement de 300 femmes de Ravensbrück par la Suisse, libération obtenue par la C.R.I. auprès d'Himmler de 1 200 juifs de Theresienstadt en 1944, départ de déportés nordiques de Neuengamme vers la Suède.

Les mesures prises lors de la libération des camps dépendaient exclusivement du Haut Commandement interallié. Or, celui-ci avait pris la décision de rapatrier d'abord les prisonniers de guerre, puis les civils (S.T.O.) puis, enfin, les déportés des camps. Ceux-ci seraient donc d'abord retenus dans les camps ou dans des lieux de rassemblement, puis le rapatriement se ferait par chemin de fer vers nos centres de rapatriement. Le rapatriement par avion ne sera autorisé que le 13 avril 1945. Toutes ces opérations seront réalisées sous l'autorité des seuls officiers alliés chargés des personnes déplacées. Malheureusement, on ne tenait compte ni de la psychologie, ni de l'état physique lamentable des déportés.

En fait, en Allemagne même, les pauvres libérés trouveront le maximum de compréhension de la part des troupes qui les auront libérés. Il est certain que cette gentillesse s'est souvent traduite par une inopportune suralimentation qui pouvait être catastrophique. Mais les mesures d'hygiène nécessaires ont été prises et les troupes alliées ont trouvé une aide très efficace auprès des diverses Croix-Rouges nationales ou d'autres organisations comme le Secours catholique qu'animait l'abbé Rhodin, et la Mission vaticane (présente à Dachau et à Bergen-Belsen).

L'effroyable mois d'avril

Tout a commencé quand, aux tout premiers jours d'avril, Himmler a fait savoir aux S.S. responsables des camps « qu'aucune personne vivante ne devait tomber aux mains des ennemis de l'Allemagne ».

La situation dans les camps était alors effroyable. L'hiver avait été rude, les vêtements, de mauvaise qualité, toujours humides, n'apportaient aucune protection, les rations alimentaires étaient tombées au-dessous de 1 000 calories par jour. Les troubles intestinaux, les infections, les abcès se multipliaient et en plus, dans nombre de camps, le typhus exanthématique faisait des ravages.

Ce sont ces hommes et ces femmes décharnés, affamés, épuisés que l'on organise en convois en vue de regroupements imprécis, dans des camps déjà surchargés. On ne doit pas tomber entre les mains des Alliés, on ne doit surtout pas tomber entre les mains des Russes qui avancent dangereusement sur le front de la Baltique.

Alors s'organisent ces convois à pied, le plus souvent par colonnes de 3 000 à 5 000, encadrés de gardes impitoyables, très rarement en camion, souvent en train, toujours dans d'atroces conditions. Les routes sont encombrées par la Wehrmacht en retraite et par les populations allemandes qui fuient devant l'avance des Russes. Le chemin de fer se traîne, les gares ont été détruites, les voies endommagées, la confusion règne et la mort rôle : par épuisement, par une balle dans la nuque quand on ne peut ni suivre le convoi, ni remonter dans un wagon.

Les S.S. ont peur. Ils redoutent les troupes alliées, surtout les soviétiques. Leur comportement est souvent inattendu et varie entre ces deux extrêmes : à Ebensee, le départ discret du contingent S.S. laisse à des civils débonnaires la garde des déportés ; à l'opposé, près de Neuengamme, ils organisent l'entassement de 1 600 déportés dans une ferme de Gardenlegen, l'accumulation de paille et d'essence et la mort de tout l'effectif carbonisé. A Bergen-Belsen, ils quitteront le camp bien avant l'arrivée des troupes britanniques et seront remplacés par des S.S. hongrois.

Ce désordre généralisé, cette confusion, cette misère se retrouvent en ce mois d'avril 1945 dans toute l'Allemagne. Chaque camp, presque chaque commando présente une aventure particulière. Cette diversité constitue la caractéristique de cette époque et mérite d'être étudiée, tout au moins pour les grands camps ; c'est dans le Nord que le pire sera atteint.

Les camps de l'Allemagne du Nord

A Neuengamme, le comte Folke Bernadotte avait obtenu d'Himmler, en mars 1945, le départ de déportés nordiques pour la Suède, qui eut lieu du 15 au 20 avril.

Mais dès le 9 avril, un convoi ferroviaire partit pour Bergen. Un second ne parvient pas à l'atteindre et fut détourné vers Strandhotel où il arriva

après de lourdes pertes... D'autres partirent vers d'autres points de rassemblement. Mais, surtout, entre le 18 et le 26 avril, se produisit l'évacuation sinistre en chemin de fer vers Lübeck. Les survivants furent embarqués dans la baie de Neustadt sur quatre bateaux (*Cap Arcona*, *Thielbeck*, *Deutschland*, *Athen*) et sur deux autres bateaux qui, eux, réussirent à gagner la Suède). Le 3 mai, les trois premiers bateaux furent coulés par un bombardement allié, sur refus de hisser le pavillon blanc. Seul l'*Athen* put s'échapper, de nombreux Français y laissèrent leur vie. En définitive, sur 11 000 déportés français à Neuengamme, seulement 600 en revinrent. Quand les Anglais arrivèrent dans le camp, il n'y avait plus personne.

Le camp d'*Orianenburg-Sachsenhausen* n'eut guère un sort moins tragique. Le 21 avril, 30 000 survivants entreprirent en trois colonnes une marche vers Blesenstoff et surtout Schwerin.

Une colonne s'arrêta à Willstok. Les trois autres, déjà terriblement éprouvées par la faim et les brutalités des gardiens, continuèrent leur marche vers Schwerin. Heureusement, à partir de cette ville les déportés, totalement épuisés, purent bénéficier de quelques vivres apportées par les délégués de la C.R.I. qui, révoltés par les scènes de sauvagerie survenues avant Schwerin (massacres de mourants), avaient pu freiner un peu la sauvagerie des gardiens. Chacun suivit un chemin différent avant d'atteindre Schwerin. Ils finirent par arriver auprès d'un stalag où ils purent enfin être protégés, logés les uns dans les hôpitaux, les autres en caserne de S.S. et à l'arsenal.

Les Américains les secoururent le 2 mai. D'autres convois, sur la route de Criwitz, furent délivrés par les Russes. Les intransportables laissés au camp furent libérés par ces mêmes troupes. Dans un cas comme dans l'autre, les souffrances et les pertes furent considérables.

Le 11 mai commença le retour en France, soit par train, soit par avion, via Bruxelles.

Le camp de *Ravensbrück* renfermait des détenues de toutes nationalités, de toutes confessions, de tous âges. Il y avait même quelques détenus hommes. Il y régnait, au début avril 1945, un désordre total. C'était l'affolement complet. Les rassemblement succédaient aux appels et réciproquement. Au dessein du commandant du camp « Shurens » essayaient de s'opposer les délégués de la C.R.I. qui, ayant assisté aux horreurs des évacuations d'*Orianenburg*, voulaient les éviter. Mais l'entêtement de l'officier S.S. eut raison des objections des délégués et les évacuations eurent lieu.

Et pourtant, les détenues avaient eu un moment de l'espoir. Elles avaient vu se former le convoi officiel du 8 avril 1945 où 300 femmes occidentales étaient parties vers la France par la Suisse, et un second qui fut dirigé vers la Suède (la route du Sud était coupée). Mais la suite fut tout autre. C'est ainsi que des ordres d'évacuation furent donnés, dirigeant les groupes à pied vers Malchow, d'autres vers Schwerin, en train vers Lübeck d'où certaines partirent en avion avec la C.R.I. vers la France.

La Croix-Rouge suédoise, par de multiples secours, soins et transports, aida ultérieurement très affectueusement les Françaises. Par ailleurs, de

nombreux commandos eurent un sort particulier, quand ils ne purent rejoindre le grand camp. Par exemple, les déportées de Bendorf gagnèrent la Suède, celles de Ochsenwolf, le Danemark.

Bergen-Belsen, le camp situé le plus à l'Ouest, fut le réceptacle de tout ce qui pouvait y parvenir. Prévu au début pour un usage complémentaire, il finit par être surpeuplé dans des conditions d'absence d'hygiène inimaginables et de pénurie de tous ordres.

Les convois qui y arrivaient, à bout de souffle, étaient dans un état de déficience totale, tant physique que psychique ; mourant littéralement de faim et n'y trouvant qu'un ravitaillement minime. Le camp en quelques jours passe de 50 000 à 75 000 ; au surplus, le typhus y fit des ravages massifs. Il fut nécessaire de creuser cinq fosses communes de 7 000 cadavres chacune, trouvées par les Alliés à leur arrivée, dans un désordre et un chaos effarants. Quand les Anglais survinrent, le 15 avril, ils trouvèrent un camp en plein affolement avec 35 000 morts et 35 000 survivants.

Bien entendu, la désinfection par DDT et les soins indispensables durèrent une dizaine de jours, au cours d'une quarantaine sévère. A partir du 24 avril, le rapatriement commença par trains sanitaires et par avions pour Bruxelles et Paris. Beaucoup de déportés, étant donné leur état, ne quittèrent l'hôpital, où travaillait la Mission vaticane dans l'ancienne caserne S.S., qu'à la fin mai.

Les camps de l'Allemagne centrale

La confusion fut moindre que dans le Nord, mais des convois y furent aussi formés et orientés vers le Nord-Ouest.

Buchenwald renfermait, en avril 1945, environ 48 000 déportés. On assista d'abord, le 8 et le 9 avril, à des évacuations en direction du Nord de deux convois de 5 000 déportés chacun. Mais le 11 avril, à la suite d'une opposition sérieuse menée par l'organisation clandestine du camp possédant des armes prises en août 1944 après un bombardement, les départs furent stoppés. Au même moment, une mission secrète partit du camp et put avertir des détachements alliés arrêtés à courte distance. Ils s'empressèrent alors de délivrer les détenus, retardant les affreuses marches. Leurs rapatriements commencèrent le 18 avril, dont 2 000 Français, par camions américains ou appartenant à la Croix-Rouge. Ultérieurement, d'autres retours se firent par Mayence vers Paris, en train. Plus tardivement, les malades soignés plus longuement furent rapatriés par chemin de fer avec des détachements de la Mission vaticane, vers Metz par Francfort.

De *Flossenburg*, en particulier, partirent le 20 avril, 5 colonnes à pied. Après 4 jours, elles rencontrèrent les avant-gardes américaines. Les malades furent hospitalisés à Cham ; 300 Français furent transportés par chemin de fer directement en France.

D'autres camps et d'importants kommandos de cette zone connurent des sorts divers. De Dora (Kommando du Tunnel), rattaché à *Buchenwald*,

furent formés le 5 avril des convois ferroviaires avec 6 000 détenus. La mortalité y fut importante en raison de la longue durée du voyage due aux va-et-vient journaliers donnant l'impression de ne pas savoir où l'on allait.

Finalement, ils échouèrent à Bergen-Belsen après le 10 avril, augmentant l'effectif déjà énorme et partageant le sort misérable de ce lieu. D'autres convois gagnèrent Ravensbrück avec des pertes semblables.

Divers kommandos de *Dora*, mélangés à d'autres petits convois, furent concentrés après des voyages meurtriers dans la région de Miest. Ils étaient originaires d'Elrich, de Rootleberode et se trouvèrent un jour en contact avec d'autres de Neuengamme à Gardenlegen. A ce moment, des troupes alliées se rapprochèrent et les autorités, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, décidèrent d'exterminer 1 600 détenus qui périrent brûlés ou asphyxiés.

Les camps de l'Allemagne du Sud

Ceux-ci ne connurent pas les évacuations désastreuses de la zone Nord. De plus la région, moins durement frappée par la guerre, possédait encore des hôpitaux où, après leur libération, les malades temporairement intransportables ont pu être soignés.

A *Dachau* et à *Allach*, son kommando principal, il y eut bien des essais de formation de convois, mais les comités internationaux de libération les stoppèrent pendant plusieurs jours. Ils ne purent cependant pas empêcher le départ d'un convoi de Russes, formé de 6 000 de Dachau et de 2 000 d'Allach, en direction du Tyrol, le 26 avril ; ce détachement fut finalement arrêté à Tagensee le 2 mai.

Toutefois en ce mois d'avril, dans les deux camps, sévissait une épidémie de typhus qui décima une population déjà très affaiblie. Plus de 100 morts par jour à Dachau. Le 29, les Américains arrivèrent et libérèrent Dachau. Puis le 30 avril, Allach dont les gardiens étaient partis 2 jours avant. Un énorme travail sanitaire s'imposait. Dans le camp et dans les casernes S.S., les déportés furent d'abord mis en quarantaine, désinfectés, soignés et vaccinés avec l'aide de la Mission vaticane, sous les conseils du Dr Brumpt.

Ensuite, l'évacuation de Dachau fut prise en mains par la I^{re} Armée française, son Service de santé et la Croix-Rouge française. Cette opération de secours magnifiquement organisée a, dans un premier temps, regroupé les déportés dans les deux îles de Meinau et Reichnau (lac de Constance) avant le rapatriement vers Mulhouse (via la Suisse).

A *Mauthausen*, comme à ses kommandos *Gusen* et *Ebensee*, les évacuations furent également très réduites. Les déportés, qui subissaient dans ce camp principal une incarcération particulièrement dure, eurent au moins « in fine » cet avantage et, cependant, sur 13 000 déportés, 2 600 seulement en revinrent. Tout d'abord un petit nombre de Français très affaiblis purent, le 3 avril, quitter par miracle le camp, grâce à la ténacité d'un délégué de la Croix-

Rouge. A cette même époque, deux convois d'Occidentaux comprenant en priorité des femmes arrivées antérieurement de Ravensbrück, furent également constitués sous la protection de la Croix-Rouge.

Mais ce n'est que tardivement (le 5 mai), dans le milieu de l'après-midi, que les détenus restés dans le camp, après bien des actions de résistance, furent libérés par un détachement américain. Il fut alerté par un délégué suisse, et les gardes de la Schutzpolizei, qui depuis deux jours, avaient remplacé les S.S., furent finalement désarmés.

A cette même date, Gusen I et II furent délivrés, échappant à une menace de destruction par explosifs de l'usine, qui avait été prévue.

Les malades, nombreux dans les différents camps, furent soignés dans les hôpitaux de campagne et en ville. Les 16 et 17 mai, des avions transportèrent des Français de Linz à Paris, suivis ultérieurement par des trains prenant le relais dans la même direction.

A Ebensee, les déportés ont refusé de se laisser enfermer dans les galeries. Les S.S. les abandonnèrent et furent remplacés par des gardiens civils...

Les déportés juifs*

Il n'y a pas eu de camp de déportation juif sur le territoire allemand. Tous ont été installés en Pologne, loin de la frontière allemande.

Ce curieux phénomène tient, sans doute, au statut traditionnel de la nombreuse minorité juive en Pologne. Depuis des siècles, les Juifs y sont groupés en ghettos, du moins dans les villes, ils parlent le yiddish, ont un statut juridique particulier. A l'opposé, les Juifs allemands se sont, depuis des siècles, intégrés dans la communauté allemande : pendant la guerre de 14-18, leur fidélité et leur patriotisme ont été sans faiblesse. Certes, la publication de *Mein Kampf* a créé un mouvement antisémite, peut-être plus superficiel qu'il ne paraît.

Au total, il vaut mieux faire ses mauvais coups aux confins de l'Ukraine.

Ici, il s'agit directement d'extermination.

Il y a eu 4 camps d'extermination qui sont : *Kulmhof-Chelmna*, *Belzec-Magdanek*, *Treblinka* et *Solibor*.

Le camp d'*Auschwitz* est à mettre à part.

Enfin, il y avait aussi *Theresienstadt*, en Bohême, qui était très particulier.

Au moment de la Libération, les 4 camps d'extermination n'existent plus. Deux d'entre eux se sont révoltés, à mains nues, contre l'opresseur ; ce fut

* Nous remercions tout particulièrement le Pr Weillers qui a bien voulu nous recevoir et nous faire participer à sa vaste érudition historique.

d'abord le cas de Treblinka en août 1943, puis de Solibor en octobre 1943. Les révoltés furent exterminés en grand nombre, quelques-uns s'échappèrent pour rejoindre les maquis soviétiques. De toutes façons, l'avance des troupes russes a imposé l'évacuation de ce qui restait de ces 4 camps.

Le cas d'*Auschwitz* est très particulier. Il est situé nettement plus à l'Ouest. C'était un vaste complexe concentrationnaire avec organisation de travail forcé, qui recevait à la fois une majorité de juifs de toutes origines et une minorité de non-juifs, surtout résistants polonais ; mais si la population était hétérogène, les trains dirigés sur Auschwitz étaient homogènes. Si le train rassemblait des résistants non juifs, il était orienté d'emblée vers les kommandos de travailleurs. Si c'était un train de Juifs, un médecin S.S. faisait le tri dès l'arrivée. Les vieillards, les malades, les enfants et les personnes les accompagnant étaient immédiatement passés à la chambre à gaz. Les autres étaient orientés vers les *Arbeit-Kommandos*... jusqu'à l'extinction de leurs forces.

Des millions d'hommes, de femmes et d'enfants sont passés à Auschwitz-Birkenau.

En janvier 1945, il reste encore environ 65 000 déportés ; 60 000 sont considérés comme transportables. A partir du 18 janvier, les colonnes se mettent en marche, en plein hiver, dans d'effroyables conditions.

Ils sont orientés vers les camps d'Orianenburg, Neuengamme, Ravensbrück ou Buchenwald. C'est alors, et alors seulement, qu'une certaine unification se fait entre Juifs et résistants politiques, encore que, dans de nombreux cas, les Juifs restent regroupés.

Les intransportables, au nombre de 5 000, restèrent sur place. Leur avenir était sombre, si l'on considère comme absolument véridiques les ordres formels d'extermination généralisée. Ils furent sauvés, le 27 janvier 1945, par un détachement russe, dévié de son objectif militaire par l'appel d'un Français, Ralf Feygelson, qui avait pu s'échapper dans la confusion des départs, franchir les lignes et donner finalement l'alerte. Après des soins dans des hôpitaux russes, ils furent rapatriés par Kiev et Odessa et débarquèrent à Marseille.

Le cas de *Theresienstadt* est très particulier. Ce camp, organisé en Bohême, au nord de Prague, avait, semble-t-il, pour but de donner bonne conscience aux nazis. Certes, c'était un vaste ghetto, mais bien organisé, géré par les Juifs eux-mêmes. Evidemment, lorsqu'il était surpeuplé, on organisait un simple déplacement en remplissant un train à destination de la Pologne...

Fin 1944, le comte Folke Bernadotte insiste auprès d'Himmler pour que soit fait un geste en faveur des Juifs. De ce fait, 1 200 Juifs de Theresienstadt furent autorisés à partir en Suède.

Ils seront en partie remplacés par 258 otages français internés depuis juillet 1944. Puis le camp sera libéré par les maquis tchèques.

La part du Ministère des P.D.R. dans le rapatriement des déportés

Au cours de la première phase du rapatriement, celle où, en territoire ennemi, le déporté retrouve la liberté, interviennent les armées alliées (y compris l'armée française), la Croix-Rouge internationale, les Croix-Rouges nationales, alliées ou neutres, diverses associations humanitaires ou confessionnelles, mais bien peu le Ministère français des Prisonniers, Déportés, Réfugiés.

Pourtant, tous ceux qui collaborent avec Henri Frenay ont eu à la fois le sentiment d'avoir fait tout ce qu'ils pouvaient pour les déportés, et le regret de ne pas avoir pu faire plus encore pour eux.

Certes, le jour de la Libération a été pour bien des déportés teinté de déception. Ils avaient rêvé d'une flambée de joie et ils découvraient la prolongation des combats, l'administration de sévères, mais nécessaires mises en quarantaine, le retard mis au retour tant espéré.

Tout ce qui s'est passé en Allemagne relevait exclusivement du commandement soviétique à l'Est, du commandement interallié à l'Ouest. Les impératifs militaires avaient le pas sur toutes les autres considérations. Le ministère ne disposait que de quelques rares officiers de rapatriement en Allemagne et la direction du Service de santé et assistance du rapatriement n'a été priée qu'une seule fois de fournir un médecin à un convoi de la Croix-Rouge française chargé de terminer l'évacuation de Buchenwald !

Par contre, conformément aux plans du SHAPE, nous avons assuré sur le territoire français la totalité des formalités que comportait le rapatriement des déportés.

D'ailleurs, la découverte de la réalité atroce de la déportation ne s'est faite que tardivement. On devinait qu'il existait des camps de déportés. Déjà, les réfugiés allemands de 1938 et 1939 avaient signalé l'existence de ces camps où les nazis rassemblaient les communistes, les sociaux-démocrates, des catholiques du Zentrum, des pasteurs luthériens, parfois même des opposants conservateurs du parti Deutch-National. On n'ignorait rien des persécutions de Juifs allemands qui, en masse, se réfugiaient à l'Ouest. On pensait que les déportés de la Résistance et les Juifs des pays occupés rejoignaient ces mêmes camps, mais on ne se faisait aucune idée de l'enfer qui les attendait.

Il semble certain que la direction de la Croix-Rouge internationale était très informée de la situation, mais toute indiscretion lui était interdite, au risque de compromettre l'action qu'elle menait en faveur des déportés.

C'est la découverte du Struthof, en mars 1945 par le Médecin-Commandant Thiébault (qui sera quelques années plus tard professeur de clinique neurologique à Strasbourg) qui, pour nous, a fait toucher du doigt l'horreur des camps de déportés. Le Struthof était alors évacué, il n'y a trouvé que deux ou trois moribonds atteints de typhus et abandonnés.

Plus tard, en avril et mai, quelques déportés en tenue rayée bleu et blanc étaient découverts, isolés, au milieu de la masse des prisonniers de guerre rapatriés. Puis les récits faits à Marseille par des rescapés d'Auschwitz nous ont fait toucher le fond de l'horreur.

L'arrivée à Paris d'un train entier, en majorité de femmes, venant de Bergen-Belsen, a révélé que les problèmes médicaux posés par le rapatriement des déportés étaient d'une autre nature que ceux des prisonniers de guerre.

C'est alors qu'a été prise la décision d'organiser l'hôtel *Lutétia** en un centre de rapatriement réservé aux déportés. Ils y trouvaient des moyens médicaux d'examen et de traitement identiques à ceux d'un service de médecine générale, une bonne installation radiologique, des médecins compétents.

Des centres identiques ont été créés à Lille et à Lyon. Les lits dont nous disposions en surnombre dans les hôpitaux de l'Assistance Publique permettaient éventuellement l'hospitalisation dans un service spécialisé.

Mais surtout les déportés trouvaient dans ces centres un environnement social exceptionnel ; la liaison téléphonique avec les familles était assurée, dès le premier jour. Ces déportés qui, à quelque degré, étaient tous des malades, se sont trouvés entourés de volontaires civils, de garçons et filles portant l'uniforme français, qui ont su leur donner le réconfort qu'ils espéraient. La reconnaissance qu'ils nous ont manifestée en apportait la preuve.

Conclusions

Il faut retenir les points importants qui caractérisent *avril 1945* :

- La méconnaissance du commandement allié concernant le monde concentrationnaire, qui a entraîné l'inadaptation des moyens d'évacuation et de soins, par rapport à l'état des survivants.
- Le carnage des évacuations devant l'avance des Alliés et l'hécatombe due au typhus.
- Sur *place*, le dévouement apporté par les militaires des armées alliées et la Croix-Rouge internationale.
- A l'*arrivée* en France, l'efficacité et les bienfaits des différents secours organisés.

* Une plaque commémorative fut apposée cette année sur sa façade, en souvenir des services rendus.